

mière surveillait la cuisson d'une platurieuse soupe aux choux, contenue dans une grande marmite qui pendait à la cérémillère de la vaste cheminée, sur un feu pétillant de menu bois. A la nouvelle qu'on leur donna, le père et la mère Cazeaux traversèrent en toute hâte la cour de la ferme, et allèrent jusque sur le chemin au-devant de ceux qui arrivait. Duhoux ne les suivit pas. Il avait résolu d'observer sans être vu, et s'était retiré dans l'angle le plus sombre de la pièce où il se trouvait.

Le soleil s'était éclipsé tout à coup derrière un gros nuage noir poussé par une rafale qui commençait à gémir lugubrement. Un tonnerre sourd et lointain annonçait que l'orage avait déjà envahi l'espace invisible, dans la direction du sud. De pâles éclairs blanchissaient à intervalles l'extrême limite de l'horizon. La poussière tourbillonnait, les arbres s'agitaient en frissonnant sous les premières étroites de la tempête; les hirondelles rasaient le sol, et les fauvettes, topees au plus épais du feuillage, avaient cessé leurs trilles mélodieux. On sentait dans l'air comme une odeur d'électricité qui énervait.

—Il n'est que temps pour vous mettre à l'abri, dit le fermier en saluant l'étrangère et le père Mathieu. Soyez les bienvenus.

Il reconnut alors la jeune fille qu'il avait aperçue la veille sur l'estrade seigneuriale, au bord de la Sèvre nantaise.

—Mademoiselle Blanche de Flavigny, je crois? dit-il en saluant de nouveau. Nous sommes heureux et fiers, ma femme et moi, de l'honneur que vous faites à notre pauvre ferme en voulant bien y entrer.

A son tour, la mère Cazeaux balbutia un compliment. Mais Blanche l'interrompit. Après une belle révérence, elle abandonna le bras de son vieux cavalier et prit celui de la fermière en souriant.

—Voici de larges gouttes de pluie qui tombent, dit-elle avec une gaieté charmante. Vite, réfugions-nous sous votre toit. J'ai hâte de l'honorer, de peur d'être trempée par l'orage.

Elle se mit à courir en entraînant la bonne femme, parvint à la suivre, non sans perdre un peu la respiration.

Pendant ce temps, M. Mathieu expliquait au père Cazeaux pourquoi mademoiselle de Flavigny était venu se réfugier à la ferme de la Bénardière, et Bénédicte faisait rentrer à l'étable son grand troupeau de moutons.

Quand elle fut dans la salle basse, Blanche promena son regard autour d'elle. Elle était au milieu d'une vaste pièce, meublée d'un gigantesque bahut en chêne noirci, d'un vaisselier couvert d'assiettes en argile à fleurettes bleues, d'une huche à la farine, d'une certaine quantité d'ustensiles de ménage rustiques, dont la propreté sautait aux yeux comme un rayonnement et attestait mille soins assidus. Une longue table entre deux bancs occupait le centre de la salle; au-dessus pendait horizontalement une planche qui portait d'énormes miches de pain bis, des quartiers de porc salé, des bottes de légumes, des sacs de grains à ensenencer. Un fusil était accroché au manteau de lâtre. Quelques escabeaux est un fauteuil grossièrement sculpté complétait l'ameublement. Des poudres saillantes traversaient le plafond. La terre, battue comme le sol d'une aire, texait lieu de plancher. C'était là, en un mot, une de ces grandes pièces comme il s'en trouve dans toutes les fermes importantes, où l'on emploie beaucoup de bras pour le labour et la moisson.

La mère Cazeaux poussa le fauteuil devant la cheminée et y fit asseoir mademoiselle de Flavigny. Celle-ci se pencha curieusement vers la marmite d'où s'échappait une fumée légère, ayant un énérgique et savoureux parfum.

—Dieu! la bonne odeur de soupe aux choux! s'écria-t-elle avec un enthousiasme comique. Cela donnerait de l'appétit à un moribond.

—Est-ce que mademoiselle aurait envie d'y goûter? demanda la fermière surprise et flattée sensiblement.

—Pourquoi pas, madame Cazeaux?

—Mademoiselle veut rire, sans doute? Cela est le régal des humbles gens, mais non du grand monde, habitué à des mets délicats et choisis.

—Erreur, bonne mère! Et la preuve, c'est que je vous prie de me tremper une soupe. Je la mangerai de bon cœur, je vous en réponds. Il me semble que j'ai une faim d'ogresse. Les émotions m'ont creusé l'estomac.

—Ah! quel plaisir vous me faites, mademoiselle! balbutia l'excellente femme un peu suffoquée par l'étonnement et la joie.

Elle courut au vaisselier, mais deux personnes l'y avaient déjà précédée, c'étaient Muguette et Coquelicot. Tandis que Blanche prenait place devant le feu, ils s'étaient tenus cois vers l'entrée de la salle. Lorsqu'ils eurent entendu mademoiselle de Flavigny exprimer son désir, ils s'élançèrent spontanément pour aider au service. Ils se hâtèrent de poser une serviette bien blanche, une belle assiette fleurétée, une jolie cuiller d'étain, un verre de cristal étincelant, à l'endroit de la table le plus rapproché de la noble demoiselle; puis ils enlevèrent le banc qui pouvait la gêner. La mère Cazeaux, elle, lança un regard de satisfaction aux deux enfants, et se mit à tailler du pain dans une petite soupière que n'eût pas dédaignée le robuste appétit d'un labourer.

Blanche n'avait remarqué Coquelicot et Muguette que lorsqu'ils s'étaient occupés à dresser le couvert.

—Merci, mes amis, dit-elle avec sa grâce souriante. Voilà des jeunes gens bien aimables et bien hospitaliers!

—Ma fille et mon neveu, répondit la fermière qui commençait à verser un onctueux bouillon sur le pain coupé.

Coquelicot jeta son pied en arrière pour saluer avec considération; il rougit tout naturellement comme une écrevisse dans un bain d'eau bouillante. Muguette fit une gentille révérence et inclina son front jusqu'aux lèvres de mademoiselle de Flavigny, qui voulait l'embrasser.

—Je vous félicite, madame Cazeaux, dit Blanche. Vous avez là une famille qui vous fait honneur.

—Oh! oui, répondit naïvement la fermière. Mais l'enfant dont nous sommes quasiment orgueilleux, le père Cazeaux et moi, ce n'est ni elle ni lui, ni Muguette ni Coquelicot. C'est un autre comme il n'y en a pas beaucoup, allez, parmi les gars de notre pays.

—Serait-ce le père Bénédicte?

—Justement!

—Ah! je le connais bien bien! dit Blanche avec une soudaine animation. Depuis trois jours j'ai appris à le connaître, et je le tiens pour le plus brave, le plus instruit, la plus modeste et le meilleur des jeunes gens de sa condition! Si la destinée est équitable, elle fera de lui un homme distingué.

La mère Cazeaux venait de poser sur la table la soupière toute fumante. Elle se retourna aussitôt vers mademoiselle de Flavigny. Elle était pâle d'émotion, ses yeux roulaient des pleurs, sa poitrine se soulevait précipitamment.

—Jésus Dieu! s'écria-t-elle, comme vous lui rendez justice, à ce digne garçon! Oui, vous avez dit vrai! et si, par le temps où nous vivons, il est possible à un simple paysan d'acquiescer une belle renommée, mon Bénédicte trouvera certainement le moyen de prouver qu'il en vaut bien un autre parmi ceux qui ont de l'esprit et du cœur.

—Moi, je lui souhaite toutes les prospérités! dit Blanche avec élan.

—Hein! comme on le vante et comme on l'aime! murmura Coquelicot à l'oreille de Muguette. Après ça, comment ventu que la mère ne songe pas à vous marier?

—Elle y songe, c'est clair.

—Mais que m'inporte, puisque je suis déjà résigné?

—Alors je me résignerai aussi! soupira Muguette en serrant d'un air piteux la main de Coquelicot.

L'orage venait d'éclater. La pluie tombait à torrents, les éclairs incendiaient la campagne, le tonnerre bondissait avec fracas dans l'épaisseur des nuées. L'intérieur de la ferme n'était plus éclairé que par les flammes sans cesse renaissantes du fluide électrique. En ce moment le père Cazeaux, M. Mathieu et Bénédicte pénétrèrent dans la salle. Stupéfaits et charmés, ils s'arrêtèrent sur le seuil en voyant mademoiselle